

Asticou

REVUE D'HISTOIRE DE L'OUTAOUAIS

Cahier n° 26

Juillet 1982



Équarrissage du bois dans l'Outaouais
Ph. Archives nationales du Québec de Hull

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'OUEST DU QUÉBEC
C.P. 1007, Place du Portage, Hull, (Québec)
J8X 3X5



La Société historique de l'ouest du Québec publie depuis juin 1968 un cahier périodique, intitulé ASTICOU, premier toponyme de la ville de Hull, consigné par Champlain dans le récit de son premier voyage aux Chaudières le 13 juin 1613. ASTICOU est en effet un mot algonquin qui veut dire "chaudière".

La Société historique de l'ouest du Québec

Succédant à la Société historique du nord de l'Outaouais (1935-1938), la Société historique de l'ouest du Québec s'est fixée dès le début de sa fondation les objectifs suivants:

- a) étudier et faire connaître l'histoire de l'ouest du Québec;
- b) recueillir, classer et conserver tous les ouvrages, documents et objets se rattachant de près ou de loin à l'histoire de la région outaouaise;
- c) exercer, dans les limites de ses capacités, des pressions auprès des corps publics de l'ouest du Québec en vue de l'érection de plaques ou monuments commémoratifs, et de l'aménagement de musées d'intérêt historique régional;
- d) publier sous forme de cahiers périodiques le résultat de ses travaux, et ainsi stimuler la recherche et l'intérêt public à l'égard de l'histoire régionale;
- e) collaborer avec les divers organismes représentatifs de l'Outaouais québécois dans le domaine toponymique et touristique.

La Société historique de l'ouest du Québec exerce son activité surtout dans les cinq comtés suivants du Québec: Pontiac, Hull, Gatineau, Labelle et Papineau. Toutefois, rien ne l'empêche de s'intéresser à l'ensemble du territoire québécois.

COMITÉ DE LA REVUE

Rédacteur: Dr. L.-M. Bourgoin, A.M., Ph.D. O.D.

Administration et abonnements: Monique Larouche-Depratto

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: Dr. Louis-Marie Bourgoin

Vice-président: Guillaume Dunn

Trésorière: Noëlla Dufresne

Secrétaire: Me Marie-Thérèse Marcil-Bourgoin

Archiviste: Georgette Mantha

Administrateurs: Dr. Henri Bélanger, Monique Larouche-Depratto,
Antoinette Boily-McKennon

SOMMAIRE

Sommaire	1
Avant-propos	2
La rédaction...	
Mère Marie-Zita-de-Jésus, fondatrice des Servantes de Jésus et Marie	3
Une religieuse...	
Soeur Mechtilde	10
Une religieuse...	
Rôle de la paroisse Notre-Dame de Hull dans la fondation de la Ville de Hull	12
Dr. L.-M. Bourgoïn...	
Commerce du bois dans l'Outaouais et au Québec au XIXième siècle	17
Alyne Le Bel...	
Chronique de la S.H.O.Q.	23
Me Marie-Thérèse Marcil-Bourgoïn...	

AVANT-PROPOS

La revue Asticou vous présente différents sujets aux dimensions très importantes pour notre histoire régionale.

L'histoire de la vie religieuse à Hull nous fait vivre avec la communauté des Servantes de Jésus et Marie et sa fondatrice, Mère Marie-Zita-de-Jésus.

Soeur Mechtilde de la même communauté a été un personnage légendaire et une providence particulière pour bien des gens à Hull.

Maintenant que les principaux édifices historiques de la ville de Hull sont démolis, il est bon de se rappeler le rôle de la paroisse Notre-Dame de Hull dans la vie municipale.

L'exploitation, le commerce et l'industrie du bois ont fait et font encore aujourd'hui la fortune de l'Outaouais et du Québec. Nous revenons aux sources.

Notre société historique organise différentes rencontres et soirées autour d'un sujet d'histoire. La chronique nous raconte ces événements.

La Rédaction

MÈRE MARIE-ZITA-DE-JÉSUS, FONDATRICE DES SERVANTES DE JÉSUS ET MARIE

La petite Chapelle des Chantiers, connue sous le vocable de Notre-Dame de Bonsecours, berceau de l'Église de Hull, avait été sanctifiée par vingt-trois ans de zèle apostolique des Pères Oblats, Eusèbe Durocher, Augustin Brunet et Hyacinthe Charpenay, quand en 1868, le R.P. Louis-Étienne Reboul résolut de construire une église plus vaste qui répondrait aux besoins des quelques mille familles catholiques que l'on pouvait compter dans le petit village de Hull.

En cette année 1868, le R.P. Reboul construit presque de ses mains, le sous-sol de l'église où l'on dit la messe l'année suivante. À la fin de l'année 1870, Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, bénit l'église.

Le 14 décembre 1870, Mgr Guigues signe le décret d'érection de la paroisse Notre-Dame de Hull, dont il confie le ministère paroissial aux RR. PP. Oblats. Le 25 novembre 1871, le R.P. Charpenay arrive à Hull comme premier curé de Notre-Dame.

Dans cette première église paroissiale de Hull, Mlle Éléonore Potvin, qui, plus tard, comme fondatrice de la Congrégation des Servantes de Jésus-Marie, portera le nom de Mère Marie-Zita-de-Jésus, fait sa première communion, le 27 mai 1875.

Éléonore était née le 4 janvier 1865, à Angers, P.Qué. au sein d'une famille profondément chrétienne. Son père: M. Charles Potvin, né à Saint-Martin, près de Montréal, avait 24 ans lorsque sa famille émigra à Angers. C'est là que la mort vint le frapper, à 54 ans, le 23 février 1875, sur la ferme qu'il avait colonisée et cultivée. Ce fut là qu'il prit pour épouse Sophie Deslauriers, née à Saint-Hermas dans le comté des Deux-Montagnes, et qui devait mourir plus tard, le 5 avril 1910, à 75 ans.

Le décès de son époux cause le séjour temporaire de Madame Potvin à Hull, avec les siens. Elle loge à 50 rue Reboul, c'est-à-dire à quelques pas de l'endroit où plus tard, se dressera la maison-mère de la Congrégation des Servantes de Jésus-Marie: (210, rue Laurier, Hull.) C'est ainsi qu'Éléonore fait sa première communion en cette ville, à l'unique paroisse du temps: Notre-Dame de Grâce.

Dès ce jour de sa première communion: 27 mai 1875, naît au coeur d'Éléonore le désir de la vie religieuse. On ne remarque rien de bien spécial chez cette enfant timide, tant à la maison qu'à l'école. Mais, en son intérieur, un coeur tout ouvert à l'amour de Dieu: voilà bien la caractéristique secrète de cette jeune fille de la campagne; et cela va influencer non seulement sa propre vie, mais aussi celle de plusieurs autres personnes.

La mère d'Éléonore ayant maintenant élu domicile à la Baie-du-Fer-à-Cheval, Éléonore l'accompagne, mais chaque année, elle

revient passer de longs mois à Hull, auprès de sa tante qui demeure encore à 50, rue Reboul. C'est pourquoi, Éléonore entre dans la Congrégation des Enfants de Marie. Dès la fondation de la paroisse Notre-Dame en 1871, on commença à parler d'établir la Congrégation des Enfants de Marie. En 1884, 300 jeunes filles en faisaient partie. Sous la bannière de la très Sainte Vierge, la personnalité d'Éléonore, et aussi sa piété envers l'Eucharistie ne font que grandir. Du R.P. Grandfils, O.M.I., son directeur spirituel, elle obtient la permission de communier fréquemment.

Attirée par la vie contemplative, alors qu'elle est devenue adulte, Éléonore a l'habitude quand elle habite Hull, chez sa tante, de se rendre chez les Soeurs Adoratrices du Précieux-Sang, à Ottawa, qui viennent d'y arriver en 1887. Et en 1889, parce qu'il n'y a pas de place au petit couvent d'Ottawa, elle entre au monastère de Toronto. Sa santé ayant fléchi, elle n'y demeure qu'un mois à peine.

La mère d'Éléonore demeure maintenant à Masson, paroisse de Notre-Dame des Neiges, qui vient d'être fondée par M. l'Abbé Alexis-Louis Mangin. Ce prêtre, né en Belgique, mais français, était arrivé au Canada en 1885. Travaillant dans le diocèse d'Ottawa, il devint le curé-fondateur de Masson, le 5 août 1888. Cet Abbé Mangin est un saint prêtre, pasteur dévoué et animateur zélé de communauté paroissiale. En avril 1890, il a recours à Éléonore, comme ménagère de son presbytère.

Le presbytère et l'église de Masson deviennent vite foyer de prière et de contemplation. Enfin, en 1895, le 23 mai, après des lenteurs et beaucoup de prière, c'est la vêtue officielle des premières soeurs, venues se joindre à Éléonore, dès le 10 décembre 1894, dans la "petite étable" qui appartenait à M. le Curé Mangin, sur un emplacement contigu à celui de l'église de Masson, et qui aura été le premier monastère de la Congrégation.

En 1898, la communauté prenant de l'expansion, déménagea de Masson à Aylmer.

Entre temps, la vie paroissiale de Notre-Dame de Hull progressait au fil des jours. Le premier Curé, R.P. Charpenay, arrivé en 1871 est remplacé de 1877 à 1890 par le R.P. Eugène Cauvin. C'est durant la cure de ce dernier, soit en 1888, que l'église construite en 1868 sera incendiée. On ne se laissa pas abattre et, un nouveau temple, plus beau et plus vaste que le premier fut béni par Mgr Duhamel le 25 septembre 1892, alors qu'on utilisait déjà le soubassement depuis la fin de décembre 1889.

Le R.P. Ludger Lauzon devient curé à la place du R.P. Cauvin, de 1890 à 1896; puis le R.P. Phydime Lecomte, curé de 1896 à 1898; le R.P. Adrien Valiquet, de 1898 à 1904.

Pendant qu'à Aylmer, la jeune communauté des Servantes de Jésus-Marie voit s'affermir les bases de ses Constitutions, sous la

sage direction du Fondateur: M. l'Abbé Mangin et de la Fondatrice: Mère Marie-Zita-de-Jésus, le R.P. Valiquet qui n'ignore pas le but des Servantes de Jésus-Marie, forme le projet de les appeler dans sa paroisse. Le coeur attendri par la vision d'un thabor vivant, dressé au milieu de son bercail, il ne tarde pas à s'en ouvrir à son provincial, le R.P. Jodoin, O.M.I. qui lui répond immédiatement: "Je n'ai aucune objection à l'établissement des soeurs de monsieur l'abbé Mangin sur votre paroisse. Au contraire, j'y vois un complément à vos oeuvres paroissiales. Beaucoup de vos gens ont besoin de prières et d'expiation. Ce sera la mission de cette nouvelle communauté de prier et d'expié pour eux. Ce sera un paratonnerre qui éloignera de votre petite ville la foudre des vengeances divines. J'approuve donc entièrement l'établissement de ces bonnes filles dans la ville de Hull."

Fort de cette permission, le bon père Valiquet écrit à monsieur Mangin qui, d'ailleurs, vient de lui demander un consentement officiel au transport de son oeuvre à Hull: "Vous désirez, dit-il, établir votre communauté à Hull et vous m'en demandez l'autorisation écrite. Vous connaissez déjà mes sentiments à ce sujet, puisque depuis plusieurs mois, je n'ai cessé de vous dire que votre place est ici... Je connais assez votre communauté pour entrevoir le bien qu'elle fera pour la gloire de Dieu et le bien des âmes dans la ville de Hull... L'exemple de vos soeurs sera la prédication la plus efficace des commandements et des conseils évangéliques que puisse recevoir notre population. Combien d'âmes ferventes aussi dirigeront chaque jour les regards et leurs pas vers ce trône eucharistique et viendront y puiser lumière, consolation, force, confiance... Pour toutes ces raisons et pour d'autres encore que je pourrais trouver dans mon coeur d'ami dévoué à votre communauté, je vous autorise, je vous invite, je vous presse de venir à Hull où toute la population vous sera respectueusement dévouée, où vous trouverez des coeurs ouverts, des demeures hospitalières partout, mais nulle part plus franchement sympathiques que chez les Oblats vos amis, vos confrères sincères, affectueux et dévoués en Notre-Seigneur et Marie Immaculée."

Pareille lettre rend un son infiniment doux aux oreilles de la communauté qui ne l'entend lire qu'avec une profonde émotion. Outre qu'elle témoigne de ce qu'il y a de grand dans une âme sacerdotale, elle ouvre aux Servantes de Jésus-Marie la porte d'une ville aux toits hospitaliers où les priantes que l'on y invite, et qui acceptent, entreront avec joie. Hull les recevra comme ses enfants; celles-ci répondront à tant de bonté par une perpétuelle gratitude. Pour Hull, les Servantes de Jésus-Marie seront désormais, une fontaine de grâces et de bienfaits. De Hull, ville soeur de la fière capitale du Canada, ces moniales silencieuses feront sans contredit l'orgueil. Pour elles, ce sera le lieu de l'installation définitive et l'endroit d'où partiront dans la suite des essais d'adoratrices du Très

Saint Sacrement, pour aller ici et là établir des monastères en dépendance de celui de Hull.

Mère Marie-Zita-de-Jésus met donc ses soeurs en prière afin que l'on trouve dans Hull un terrain convenable à un cloître. Il s'agit aussi d'obtenir de Dieu les ressources nécessaires pour acheter cet emplacement et payer les lourdes dépenses inévitables que la nouvelle demeure causera. Or, il y a justement un terrain à vendre près du pont interprovincial qui conduit à Ottawa. En réalité, il occupe un centre pour les catholiques des deux villes et de la région. La grande route passe tout du long. Un bosquet aux arbres imposants y remplit un large espace jusqu'à la rivière. Le désastreux incendie de 1900, qui a détruit une vaste étendue de Hull et brûlé la maison du dit terrain mis en vente, n'a pas touché, ni en sa racine ni en sa ramure, le fidèle feteur d'ombre, de fraîcheur et de paix.

Le 10 avril 1902, monsieur Patrick Baskerville, propriétaire de ce terrain depuis 1894, passe une promesse de vente à monsieur l'abbé Mangin qui, le 10 mai suivant, signe l'acte de vente, grâce au R. Père Henri Constantineau, O.M.I. économiste à l'Université d'Ottawa, qui avait consenti à prêter la somme requise pour cet achat. Le 9 mai, on commence à Hull sur le terrain acquis, la construction d'un monastère. On utilise à cette fin des matériaux du couvent d'Aylmer. Le travail va si rondement que le 17 juin 1902, c'est l'arrivée des soeurs Servantes de Jésus-Marie au nouveau monastère de Hull, dont la construction se poursuivra au cours des mois suivants.

Ce même jour, le R.P. Valiquet, l'intrépide supérieur et curé de Hull est désigné pour célébrer la première messe dans le nouveau monastère. Après l'Évangile, il prend la parole et, d'un ton très paternel, il souhaite la bienvenue à la communauté. De cette allocution cordiale, extrayons quelques passages: "Votre arrivée ici, ce matin, est un grand événement aux yeux de Dieu qui a tout préparé pour vous recevoir en cet endroit... Oui, c'est bien ici la maison du Seigneur. C'est ici qu'il a choisi son repos... Il y a déjà deux fois que vous changez de localité... J'espère que la Providence vous a fixées ici jusqu'à la fin des temps. Je vous félicite et je me réjouis et la paroisse se réjouit avec vous. J'ai annoncé votre arrivée dimanche et je sais quels sentiments de joie ont surgi dans tous les coeurs à cette nouvelle... Soyez les bienvenues au nom de tout le diocèse et de tout le pays, car tout le pays va savoir que nous possédons à Hull un trône eucharistique. Quelle joie, quel honneur pour nous! Bienvenue au nom des âmes pieuses qui viendront goûter avec vous les délices et les consolations que l'on ne trouve qu'au pied du trône eucharistique. Il est vrai qu'elles ont des églises où elles vont prier. Mais elles sentiront ici un parfum, un charme que l'on ne goûte pas ailleurs. Bienvenue au nom des pécheurs qui ont besoin de vous. Peut-être qu'aucun d'entre eux n'a le coeur assez noble pour vous la souhaiter;

mais au ciel, un jour, ceux que nous appelons pécheurs vous remercieront pour les grâces que vous leur aurez obtenues par vos prières, vos expiations, vos chants d'amour, vos heures d'adoration."

Arrivées à Hull le 17 juin 1902, les soeurs se voient dès le 30 mai 1903, contraintes de porter au lieu de son dernier repos leur chère et vénérée Mère Fondatrice: Mère Marie-Zita-de-Jésus.

En effet, depuis plusieurs semaines, la santé de la fondatrice laisse à désirer. Elle l'oblige même à garder le lit. Pour ne pas compromettre cet état physique par les fatigues du déménagement, quelques jours plus tôt, on avait transporté la malade à Hull dans une maison voisine du monastère, chez Monsieur Joseph Reinhardt. La famille de ce dernier avait offert l'hospitalité pour quelques jours, à la vénérée supérieure et à l'une de ses filles, son infirmière. Rentrée au monastère, elle collaborait avec le fondateur dans la nouvelle rédaction des constitutions, laquelle le 24 mars 1903 fut portée à Mgr l'archevêque qui éprouva à la lire une vive satisfaction. Le livre des constitutions étant imprégné de l'esprit de la fondatrice, les Servantes de Jésus-Marie tenaient pour ainsi dire des mains de leur Mère, le code de leur vie et de leur sanctification. Le 25 mai, la vénérée malade éprouve un affaiblissement tel que le fondateur décide de lui administrer l'Extrême-Onction. Le 29 mai, vers 3 hres de l'après-midi, la fondatrice fixe un long regard sur ses filles et trace sur elles un grand signe de croix, dernière bénédiction qu'elle donne sur la terre. Le lendemain 30 mai 1903, à l'aube qui monte joyeuse sur un ciel d'azur, son âme s'envole vers les régions de la paix éternelle. Il est 5:30 hres. du matin.

La rumeur de cette mort déferle sur la ville de Hull et sur les environs comme une marée soudaine. La foule vient voir la fondatrice décédée. De partout, elle accourt près de cette femme consacrée à Dieu et mère d'un Institut. On applique chapelets, crucifix et médailles sur les mains blanches de celle qui peut consoler la misère humaine parce qu'elle-même a su vivre et mourir dans la pauvreté et la maladie.

De là-haut l'assistance spirituelle de cette "Mère" ne manque pas à celles qui lui doivent l'existence religieuse et qui veulent être les continuatrices en même temps que le portrait de Mère Marie-Zita-de-Jésus. C'est pourquoi, dès le 25 mars 1904, la Congrégation des Servantes de Jésus-Marie reçoit l'approbation canonique des mains de Mgr Duhamel qui, venu au monastère pour la circonstance, précise les buts de l'Oeuvre comme suit:

La fin particulière de cette nouvelle congrégation est:

- 1) d'honorer dans la sainte Eucharistie, Jésus, le Prêtre éternel, manifestant l'amour de son Sacré-Coeur;
- 2) De prier, de travailler et de souffrir en union avec ce divin Coeur

pour l'exaltation de la sainte Église, les besoins spirituels du clergé, les vocations ecclésiastiques et religieuses, la conversion des pécheurs, l'union des églises chrétiennes.

À cette fin, les religieuses de cette Congrégation font un service continu d'adoration, jour et nuit, devant le très Saint-Sacrement; elles rendent un culte spécial au Saint-Esprit, afin d'être animées du véritable esprit de Jésus-Christ; elles se consacrent à Marie, Reine des Coeurs, et pratiquent envers elle la dévotion du saint esclavage."

L'Abbé Mangin, pour sa part, continua de se donner généreusement à son Oeuvre. Il mourut le 26 février 1920.

L'Oeuvre de Mère Marie-Zita-de-Jésus et de l'Abbé Alexis-Louis Mangin était voulue de Dieu: elle continue de fleurir encore aujourd'hui, dans l'Église canadienne, ayant reçu de Rome l'approbation définitive de ses Constitutions, le 24 janvier 1949.

Puisque la force d'une vie et son influence ne viennent pas du nombre des années, mais de la clarté qui en jaillit, nous pouvons affirmer que Mère Marie-Zita-de-Jésus, décédée à l'âge de 38 ans, dont 8 années seulement de vie religieuse, témoigne d'une vitalité spirituelle de grande qualité. En effet, les Servantes de Jésus-Marie, appelées familièrement les "Petites Soeurs bleues" sont maintenant établies à Rimouski (monastère fondé en 1918) Cap-de-la-Madeleine (1927) Shawinigan (1930) Longueuil (1957) Rouyn (1959) Moonbeam, Ont. (1970), en plus de la Maison-Mère à Hull.

Sept "trônes eucharistiques" où le Christ de son Ostensor, attire tout à Lui.

Une religieuse



Mère Marie-Zita-de-Jésus, fondatrice des
Servantes de Jésus et Marie



Soeur Mechtilde, s.j.m.

SOEUR MECHTILDE

Une religieuse Servantes de Jésus et Marie, bien connue de la population hulloise

Les Servantes de Jésus-Marie s'insèrent au coeur de l'Église, peuple de Dieu, comme Congrégation contemplative et cloîtrée, de droit pontifical. Toutes les religieuses sont maintenant soumises à la même clôture. Cependant, au début de l'Oeuvre, des soeurs étaient aussi désignées comme sortantes, afin de faire connaître la Congrégation et de recueillir les aumônes que spontanément, on voudrait bien leur offrir, pour l'entretien du luminaire entourant l'Hostie Sainte, perpétuellement exposée dans la chapelle, et aussi pour la subsistance des religieuses. C'est alors que la bonne population de Hull, fut à même de connaître celle que nous nous plaisions à appeler: la sainte soeur Mechtilde.

Soeur Mechtilde est entrée au monastère de Hull, le 4 juin 1904. Après son service de prière: sainte messe, adorations de jour et de nuit, qu'elle faisait toujours passer en premier, y mettant toute la ferveur possible et y incluant les très nombreuses intentions, recommandées chaque jour par ceux qu'elle rencontrait, notre soeur Mechtilde franchissait les portes du cloître pour parcourir les rues de Hull.

Pour la chère Soeur Mechtilde, ce n'était pas rien que tous ces bons citoyens de Hull, si inlassablement généreux pour leurs petites soeurs cloîtrées. Discrète, modeste, petite religieuse sans instruction, sachant à peine lire et écrire, sourde à ses heures, Soeur Mechtilde possédait un charisme très spécial pour comprendre les souffrances des autres, pour consoler, encourager et ce n'était qu'avec de ses phrases incomplètes, à demi-finies qu'elle réussissait à remonter le courage des gens, à leur donner de l'élan, le goût et la joie de vivre. Le ciel lui avait-il donné un passe-partout mystérieux pour ouvrir facilement la digue de bien des âmes? Si on en a jeté dans ce vieux coeur usé des secrets de joie, de peine, de souffrance de toutes sortes. À son retour au cloître, le coeur lourd de tout ce qu'on y avait jeté, Soeur Mechtilde allait aux pieds du bon Maître, le Seigneur Jésus, déverser le tout et prier pour ses chers amis, les bons citoyens de la ville de Hull.

Quel accueil lui était fait dans tous les endroits qu'elle visitait. C'était "fête" quand Soeur Mechtilde pénétrait dans un foyer. Tous étaient contents de rencontrer cette vieille soeur à l'air timide, au dos courbé, dont la figure couverte de rides n'était pas jolie, mais avec son beau regard pur, son paisible et doux sourire, elle laissait transparaître et rendait presque visible, sa belle âme pleine d'exquise et délicate charité.

On remplissait son gros sac noir; elle n'avait pas à quémander; ce sont les gens eux-mêmes qui s'informaient de quoi les soeurs

avaient besoin. À des marchands par exemple, elle répondait: "Auriez-vous des petits biscuits cassés, des légumes ou fruits un petit peu attaqués?" Dans ses visites, jamais Soeur Mechtilde quêtait quelque chose pour elle-même; elle n'acceptait pas non plus de collation ou de breuvage qu'on lui offrait, même durant les grosses chaleurs d'été. Très proche et sympathique des familles pauvres, elle allait quémander à ses amis les riches, ce qu'elle voulait pour soulager ses amis les pauvres.

À chaque mois, elle se rendait visiter le maire de la Ville et les bureaux des échevins. Elle savait à quel moment favorable se présenter sans déranger. Les distingués professionnels de la ville: juges, avocats, notaires, comptables, dentistes, médecins, marchands, etc... avaient la visite de Soeur Mechtilde. Douée d'une mémoire remarquable, à 90 ans, elle pouvait encore nommer par leur petit nom, les gens qu'elle rencontrait. Que c'était beau de voir des gens de tout âge, de toute condition, de toute profession s'arrêter dans la rue pour demander à Soeur Mechtilde de faire prier les soeurs cloitrées. On avait confiance à la puissance de la prière, à l'intervention nécessaire, obligatoire et irremplaçable de Dieu dans la vie.

Soeur Mechtilde est décédée à 103 ans, le 21 mai 1971. Les derniers mois de sa vie, elle les a passés le chapelet en mains. Elle faisait le tour de son chapelet des centaines et centaines de fois en récitant non seulement des Ave, mais aussi des mercis au bon Dieu. Elle aimait à dire: "Une des plus belles prières, c'est l'action de grâce." Notre soeur Mechtilde est partie goûter à son Dieu, Plénitude de tous biens. Et depuis, personne ne l'a remplacée dans les rues de Hull. Les Constitutions des Servantes de Jésus-Marie ne permettent plus ses visites hors du cloître, cependant le lien si fortement tissé entre les Servantes de Jésus-Marie et la bonne population de Hull ne saurait se briser; il demeurera toujours. Au souvenir de Soeur Mechtilde, cette femme au coeur d'or, les gens de Hull ainsi que les Servantes de Jésus-Marie elles-mêmes n'ont pas été étonnés d'apprendre que les autorités responsables aient voulu choisir et nommer le Foyer pour femmes en détresse: Centre Mechtilde.

Une religieuse

RÔLE DE LA PAROISSE NOTRE-DAME DE HULL DANS LA FONDATION DE LA VILLE DE HULL

Vers les années 1860, il n'y avait dans le territoire de la future ville de Hull qu'une population d'environ 200 personnes. À partir de 1860, des milliers de canadiens-français viennent s'établir au pied des chutes Chaudières. Graduellement un village se fonde autour de la chapelle des Chantiers et de la première église construite à Hull en 1868 par le Père Louis-Étienne Reboul. C'est le même Père Reboul qui est le grand animateur de l'organisation de toute l'activité tant religieuse que sociale et civile. Aussi en 1870, il fonde la paroisse Notre-Dame de Hull.

L'on peut noter 3 événements qui ont le plus concouru à la naissance de notre ville de Hull. D'abord la construction de la chapelle des Chantiers en 1846, laquelle chapelle fut doublée par le Père Reboul en 1864. Ensuite le choix de la ville d'Ottawa comme capitale du Canada-Uni. On employait aux constructions monumentales des édifices parlementaires une foule d'ouvriers qui cherchaient dans les faubourgs des logements peu dispendieux. Enfin la venue de plusieurs scieries surtout du côté d'Ottawa et aux chutes Chaudières réclamait une main d'oeuvre abondante. Il nous suffit de retenir les nom de Harris, Bronson, Young, Perley, Patte et Brown, Booth en 1858.

POPULATION

En 1861, la population du CANTON DE HULL est de 3,711 habitants dont 420 sont des canadiens-français. Dix ans plus tard en 1871, la population du CANTON DE HULL est de 8,857 habitants dont 4,461 sont des canadiens-français. Ces francophones s'établissent presque tous sur le site actuel de la ville de Hull.

Le village de Hull COMME ON DISAIT À L'ÉPOQUE EN 1870, n'avait aucun statut juridique et n'était qu'une partie du CANTON DE HULL. Il se divisait en 2 parties le Upper Village pour les anglophones et le Lower Village pour les francophones. La rue Laval traçait la ligne de démarcation entre les deux parties. Le Upper Village s'étendait vers l'ouest de cette même rue et le Lower Village s'étendait vers l'est.

Une requête soumise au conseil du canton en juin 1866 nous fait connaître les noms de plus d'une trentaine de propriétaires, résidant dans le village d'en bas à cette époque. Ce sont nos ouvriers de la première heure. Voici leurs noms: Joseph Phillion, François Rollet, François Ouellet, Pierre Meilleur, France Courval, Onésime Cardinal, Hermas Renault, Thomas Synott, Ignace Renault.

En 1868, le Père Reboul voyant la population s'accroître considérablement, commença la construction d'une vaste église en

pierre selon les plans de l'architecte Lecours. En 1869, le soubassement d'un nouveau temple fut livré au culte. Vers la fin de 1870, Mgr Guigues, évêque d'Ottawa dont fait partie Hull, de retour du concile, eut la joie de procéder à la bénédiction solennelle de cette première église de Hull. Le 14 décembre 1870, la paroisse Notre-Dame-de-Grâce est canoniquement érigée par l'évêque d'Ottawa, Mgr Guigues qui en confie la charge aux Pères Oblats de Marie Immaculée et leur transmet la propriété des terrains paroissiaux, en même temps que la charge des dettes de la nouvelle église, qui étaient fort élevées.

Au Québec la fondation d'une municipalité suit le schéma suivant: un groupe de personnes s'établit dans un coin de la province. Alors les prêtres missionnaires s'empressent d'y établir une mission et y construisent une chapelle. Avec l'accroissement de la population, on construit une église et la mission est érigée en paroisse. Ensuite l'on passe à la création d'une municipalité.

Ainsi en fut-il de Hull. En 1861, l'on établit une mission, c'est Hull-mission. En 1870, c'est Hull-paroisse. En 1875, c'est Hull-ville. De là le schéma: fondation d'une mission, fondation d'une paroisse, fondation d'une municipalité.

LE PRINCIPAL FONDATEUR DE HULL

La ville de Hull a véritablement pris son envol à partir de 1860. C'est la venue d'un nombre de plus en plus grand de francophones, qui fait la différence. La première richesse d'un pays, c'est sa population. Cette population francophone avec le Père Reboul comme organisateur et animateur, prend de plus en plus conscience d'elle-même. Pendant plus de 30 ans, le Père Reboul fut l'âme de cette population. C'est pourquoi on lui a décerné le titre de PÈRE DE LA POPULATION.

Le Père Reboul s'est occupé de tout dans Hull tant du côté municipal que scolaire et religieux. En 1866, le nom du Père Reboul apparaît en tête des pétitions; il demande l'ouverture des rues, la construction de chemins et de ponts; il s'occupe de police.

Le mouvement vers la création de la ville de Hull débute en 1868. Avec le Père Reboul, l'on demande la séparation pure et simple du village de Hull du Canton de Hull. Le Père Reboul semble avoir fait l'unanimité dans la population à ce sujet. L'on se veut autonome et indépendant du conseil du Canton de Hull. En un mot l'on veut ériger le village de Hull - village de fait seulement - en une ville avec sa charte de fondation.

Lors de l'élection au Conseil du Canton de Hull en 1868, Hercule Gravelle devient le premier canadien français à en faire partie. En

1872, tous les membres du Conseil du Canton viennent du village de Hull: le maire, Eddy, les conseillers Albert Quesnel, Everett Graham, Moïse Trudel, Isaïe Richer, Honoré Dumontier, Alfred Lane. En 1874, le maire du canton, Eddy, et son conseil font les démarches nécessaires pour faire de Hull une municipalité indépendante. La fondation de la ville de Hull date de la sanction de la charte municipale par le gouvernement provincial du Québec le 23 février 1875.

LE SITE DE LA PAROISSE

La paroisse Notre-Dame de Hull en 1870, c'est un territoire qui s'étend de la rivière des Outaouais au sud jusqu'à la paroisse de Chelsea au nord, du ruisseau Leamy à l'est jusqu'à la onzième concession du Canton de Hull à l'ouest. Nous voilà dans les limites du territoire de la future ville de Hull.

LA POPULATION

La population du Canton de Hull dans ce territoire de 82,000 acres est de 8,857 habitants dont 3,857 de langue anglaise et 4,461 de langue française. Ces canadiens français se trouvent presque tous dans ce territoire de la future ville de Hull soit 13,000 acres de terre, mais presque en totalité dans le village d'en-bas c'est-à-dire à l'est de la rue Laval et au sud de la rue St-Jean-Baptiste autour de l'église Notre-Dame.

Tous les francophones viennent d'un peu partout de la province de Québec. Ils sont venus d'abord travailler dans les chantiers de l'Outaouais et dans la région immédiate. Ils se rencontrent naturellement tous les dimanches d'abord à la Chapelle des Chantiers et ensuite à l'église Notre-Dame. Ils apprennent à se mieux connaître; ils s'entretiennent de leurs problèmes et des améliorations à apporter au village de Hull, surtout celui d'en-bas.

Un homme émerge de ce groupe pour en être le leader incontesté, c'est le Père Reboul. Mgr. Joseph Bonhomme dit de lui: "D'un zèle inlassable, d'une activité servie par une volonté de fer et des nerfs d'acier, ce religieux, au dire des anciens, se plaisait à surmonter les plus sérieux obstacles." Aussi il fut pendant plus de 10 ans le chef-animateur et organisateur du village d'en bas.

VIE PAROISSIALE

Les écoles:

Dès 1864, le Père Reboul organise une école pour garçons et une autre pour filles. En 1870, l'on ouvre l'école St-Étienne qui est l'ancienne Chapelle des Chantiers transformée en école. C'est une

école pour filles des 2 langues. On veut établir ici une école industrielle. En 1875, le Père Reboul travaille à la réalisation d'une école pour garçons, qui sera ouverte en 1877.

Les Soeurs Grises viennent enseigner pour les filles et les Frères des Écoles Chrétiennes pour les garçons.

Congrégations religieuses:

La congrégation des Dames de Sainte-Anne, établie en 1871, comptait près de 700 membres. La congrégation des Enfants de Marie, établie en 1871, comptait près de 300 jeunes filles.

La Société St-Jean-Baptiste:

Société patriotique et de promotion nationale, cette organisation fut fondée en 1864.

Le Cimetière Notre-Dame:

Depuis au moins 1866, le Père Reboul à la tête d'un grand nombre d'habitants de Hull demande au Conseil du Canton que le chemin qui y conduit, soit ouvert et entretenu.

Les sports en 1870:

La première équipe de base-ball, formée à Hull, remonte à 1870. Elle portait son nom de Club des Anglais. Les joueurs se nommaient Berthiaume, Viau, Tessier, Anderson, Nesbitt.

La musique:

Au mois d'avril 1870, un groupe de musiciens de la paroisse se réunirent dans la boutique de forge d'Honoré Dumontier et discutèrent du projet d'organiser une fanfare. Une décision favorable fut prise. Chaque membre devait fournir son instrument et verser un dollar et demi par mois pour soutenir l'entreprise.

Cette fanfare fut très populaire et les gens contribuèrent financièrement à sa bonne marche. Elle était de toutes les fêtes religieuses et nationales. Tous en étaient fiers.

Lieux d'amusement:

Le premier lieu d'amusement fut établi en 1866. C'était le "Jardin Larivière" où le public pouvait visiter des bêtes sauvages en captivité et d'autres curiosités. Il était situé près du pont du cimetière. De 1870 à 1880, il y eut le "Jardin Day", près du pont interprovincial actuel. On s'y rendait en pique-nique et pour des soirées dansantes.

CONCLUSION

À la suite de cette description, cependant bien sommaire, de ce que fut la paroisse Notre-Dame de Hull en 1870, une seule conclusion s'impose, c'est cette paroisse qui constitue par sa population et par ses activités multiples la base essentielle de la future ville de Hull. Ce sont avant tout les francophones sous la direction solide du Père

Reboul, qui poussent obligatoirement à la réalisation d'un tel objectif. Le village de Hull, autonome de fait, se veut graduellement de plus en plus autonome de droit.

BIBLIOGRAPHIE

- Cinq-Mars, Ernest E.
Hull, son origine, ses progrès, son avenir, Bérubé Frères, Hull, 1908
- Brault, Lucien
Hull 1800-1950, Les éditions de l'Université d'Ottawa, 1950.
- Bonhomme, Mgr Joseph, o.m.i.
La paroisse Notre-Dame de Hull, Hull, 1931
- Boutet, Edgar
Le bon vieux temps à Hull, 3 tomes 1971, 1974, La société historique de l'ouest du Québec, Hull
- Barbezieux, Alexis de, o.m.cap.
Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa et de la colonisation dans la vallée de l'Ottawa, Ottawa 1897, 2 tomes.
- Carrière, Gaston, o.m.i.
Le Père Louis-Étienne Reboul, o.m.i. Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1959.

Dr. L.-M. Bourgoïn, A.M. Ph.D. O.D.

COMMERCE DU BOIS DANS L'OUTAOUAIS ET AU QUÉBEC AU XIX^{ÈME} SIÈCLE

À L'Industrie forestière

Dans l'économie bas-canadienne, le bois de construction est une industrie motrice qui nécessite une main-d'oeuvre active considérable pour la réalisation des voies ferrées et des forges, l'aménagement des ports et l'érection de fermes de ravitaillement pour les chantiers et enfin la construction de ravitaillement pour les chantiers et enfin la construction de chalands, de remorqueurs et de "crics" essentiels au transport du bois. Dans un circuit de production de bois, la ferme est indispensable et la superficie défrichée de certaines d'entre elles atteint parfois 1500 acres (1). Bâties le long de la première piste que la compagnie trace pour ses bûcherons, elles servent d'abord de centres d'approvisionnement pour les chantiers autour, puis d'emplacements pour les futurs villages et paroisses. En quelque sorte, les fermes forestières servent de pierre de touche à tout le mouvement de colonisation du XIX^e siècle.

Le siècle dernier a été ponctué d'intenses variations sur les marchés mondiaux. L'Angleterre est au faite de sa puissance commerciale et industrielle. Les États-Unis progressent à pas de géant et occupent une place de plus en plus enviable sur les marchés internationaux. L'Angleterre victorienne doit désormais compter cette nouvelle force dans l'élaboration de ses politiques économiques. C'est ainsi que le bois canadien cesse de jouir des faveurs de la métropole au profit des forêts américaines avec l'abolition des tarifs coloniaux. Les marchands anglais ou écossais doivent fermer leurs portes parce que le blocus napoléonien leur coupe les débouchés.

Dès lors, une vague d'immigrés irlandais, écossais et anglais déferle dans la région de l'Outaouais. Ils y implantent de nouvelles industries en se servant des cours d'eau pour acheminer, au moindre coût, le bois coupé et pour communiquer efficacement entre les différents chantiers(3).

Avec le traité de Réciprocité de 1854 entre les États-Unis et le Canada, les producteurs de bois canadiens accueillent avec plaisir l'ouverture du marché américain à leurs produits. La fin de la guerre de Sécession marque cependant le non renouvellement de l'entente et une nouvelle contraction des marchés avec les problèmes qui en découlent. C'est ainsi qu'entre 1873 et 1896, l'économie du Québec se trouve à la remorque de celles des États-Unis et de l'Angleterre.

C'est en vain que la production québécoise tente de se réajuster à la demande changeante des deux puissances durant ce quart de siècle. La crise internationale de 1873-1878 frappe durement la province qui subit, à partir de 1874, une baisse des prix généralisée.

Le gouvernement fédéral tente de sauver l'économie des provinces par la construction du Grand Tronc(4). Mais le dumping anglais et américain entraîne une accumulation sans précédent de marchandises invendues dans ses ports qui aboutit à une catastrophique chute des prix. L'économie de la province fait alors face à une réaction en chaîne de faillites dans tous les secteurs. Le crédit se raréfie avant de disparaître complètement.

Le commerce du bois équarri se contracte lui aussi de façon alarmante par suite de la mévente en Angleterre comme aux États-Unis. L'industrie du bois tente de diversifier sa production pour mieux résister aux soubresauts de l'économie. Les compagnies ont fort à faire pour se redresser et les intellectuels saisissent l'occasion pour dénoncer leurs abus passés et pour préconiser à la place un retour massif à la terre:

"Pendant près d'un siècle, on a laissé le champ libre à tous les abus, et les plus criantes injustices ont été commises envers les colons, sans que ceux-ci puissent avoir aucun recours contre leurs ennemis, ni même faire reconnaître leurs droits les plus indiscutables... Les exploiters des forêts se prétendaient les propriétaires absolus de tout le bois existant sur les lots acquis par les colons, sous prétexte que ces lots étaient compris dans l'étendue de leurs concessions."(5)

Entre 1879 et 1883, la diminution de la demande tant américaine qu'anglaise est vivement ressentie dans les camps forestiers. Seulement 50% des bûcherons de la région de Québec sont embauchés en 1883 (6). Pour faire face à tous ces problèmes, les travailleurs se regroupent en syndicats pendant que les compagnies se fusionnent pour leur tenir tête. C'est la fin des petites entreprises forestières et déjà les effets désastreux d'une autre crise commencent à se faire sentir en 1893. Le Québec n'est touché que l'année suivante et cette dernière crise sonnera le glas du commerce de bois équarri dont l'apport dans le total des exportations provinciales deviendra désormais négligeable. La relève est assurée par l'industrie de la pulpe et du papier qui s'approprie concessions et équipements des compagnies ruinées.

B. Les politiques canadiennes

Dans la première moitié du XIX^e siècle, Philémon Wright, un Américain entreprenant, décide avec quelques compagnons de coloniser la région de l'Outaouais. Ses rêves s'effondrent devant le peu de débouchés réservés aux produits forestiers. Cependant, les pins gigantesques de la vallée l'impressionnent et la proximité de cours d'eau navigables l'amène bientôt à tirer profit du bois qui s'y trouve (7).

Comme cette méthode s'avère prospère, d'autres investisseurs commencent à s'intéresser aux ressources de la région. Les frères Gilmour, des Écossais de Glasgow, forcés d'étendre leurs ramifications jusqu'en Amérique pour se procurer les marchés nécessaires à leur survie, réussissent à percer ce secteur vers 1830.

Au lendemain de l'Acte d'Union, en 1840, les régionalismes semblaient voués à la disparition. La fusion des deux Canadas cherchait à empêcher l'annexion aux États-Unis. Cependant, la fermeture du marché anglais eut tôt fait de favoriser le retour de ces particularismes économiques et de réorienter les courants commerciaux vers le géant américain. Ces nouvelles données jointe à la proximité des frontières font du bois de l'Outaouais, une cible toute désignée pour l'exportation.

Pour sa part, le gouvernement canadien voit dans l'implantation de ces nouvelles industries l'occasion rêvée "de venir en aide à l'industrie agricole et à d'autres industries dignes d'attention" (9) et de solutionner les problèmes économiques et sociaux engendrés par les crises. Aussi met-il sur pied tout un train de mesures favorables aux compagnies forestières.

Les conditions sont avantageuses pour elles d'où leur multiplication rapide. À elles seules, ces compagnies fournissent de 1867 à 1901 entre 20 et 30% des recettes ordinaires de l'État. Pour le commissaire des terres de la couronne à cette époque, cette forêt est inépuisable et la politique de concession de ces immenses territoires forestiers constitue un placement rentable à court comme à long terme (10). En 1869, le gouvernement canadien crée des sociétés de colonisation dont le but est d'activer l'établissement des colons sur les terres de la couronne, d'attirer les "émigrés", de leur fournir les graines de semence et les provisions ainsi que le matériel nécessaire au défrichement (11).

Toute cette politique de colonisation vise avant tout à contrer l'hémorragie émigratoire vers les États-Unis. Les dirigeants nationaux demandent aux colons qui ont peine à s'auto-suffire sur leurs terres de s'exiler vers le nord de la province, quitte à travailler dans les chantiers pour joindre les deux bouts. (12)

Au total, le commerce du bois canadien permet l'ouverture de régions nouvelles, au prix du bois qui s'y trouvait, et il modifia sensiblement le genre de vie et la mentalité des habitants (13). Ainsi "les scieries font surgir des villes dynamiques et des villages en pleines forêt" (14). Le dialectologue Gaston Dulong affirme même que le monde agricole et le monde forestier ont des aires de vocabulaire bien définies (15).

C. Le sort privilégié des grandes compagnies

Jusqu'en 1864, les compagnies forestières sont prospères et

cette prospérité va de pair avec l'activité des chantiers navals. Par exemple, durant l'année 1856, on construisit plus de 79 vaisseaux de 721 tonnes chacun, en moyenne, dans le seul port de Québec (16). En 1864, 105 vaisseaux d'une capacité totale de 49,333t. ont été montés. L'année suivante, 113 navires d'un tonnage total de 45,701 t. sont entrepris. En 1875, seulement 84 bateaux d'un tonnage moyen de 257 t. seront mis en chantier (17).

Même si l'industrie du bois équarri est en perte de vitesse après 1863, il n'en demeure pas moins qu'elle occupe jusque là une place considérable dans l'économie canadienne et elle subsistera jusqu'en 1905 (18). Pour les compagnies forestières, le bois s'obtient facilement grâce au Crown Timber Act de 1849 qui stipule que les permis de coupe sont accordées sur des terres concédées, c'est-à-dire louées par le Commissaire des terres de la Couronne ou bien vendues par le gouverneur général en conseil (19). Ces concessions comptent 50 milles carrés dans les cantons non arpentés et 25 milles carrés dans les cantons déjà arpentés.

Les articles qui touchent plus spécialement les colons nous révèlent que:

"1. Si les terres ne sont pas vendues, la compagnie paie toujours au Département des terres de la Couronne le droit de coupe de bois (le renouvellement de la licence se fera le 1er mai de chaque année).

2. Le bois de pin est strictement réservé et ne peut être coupé par le colon à moins de lettres patentes et encore là le colon doit payer le droit de coupe." (21).

Dans ces conditions, on imagine facilement que l'intérêt des compagnies était de vendre les lopins déboisés aux colons que les gouvernements désiraient voir s'établir dans la région. Or, comme colons et travailleurs en forêt ne font souvent qu'un, les compagnies préfèrent-elles leur faire acheter des terres, en déduisant les sommes qu'elles auraient versées en salaires, autrement, du prix, fixé par elles, des futures terres agricoles. De cette façon, les compagnies s'assuraient une main d'oeuvre presque gratuite et retiraient un double profit de leurs concessions. À d'autres moments, les compagnies payaient les droits de coupe sur les pins à la place des colons sans le sou, bénéficiant du même coup des pins gigantesques à bien moins de frais que si elles avaient dû déboursier la totalité du permis de coupe.

Si les concessions s'obtiennent facilement, les magnats de l'industrie forestière ne tardent cependant pas à voir que d'immenses capitaux sont nécessaires pour résister aux contre-coups des crises. Malgré l'aide déguisé du gouvernement fédéral, beaucoup de ces compagnies abandonnent les affaires ou déclarent faillite. Cette épuration laisse en lice seulement les plus puissantes d'entre elles. En plus des crises, les compagnies doivent solutionner les problèmes

causés par l'éloignement progressif de leurs chantiers par rapport aux cours d'eau principaux. Les frais de transport doublent parfois le coût initial des approvisionnements (22). D'où l'importance d'implanter ici et là des sources de ravitaillement efficaces, comme les fermes forestières.

Les concessionnaires doivent revoir leurs méthodes d'exploitation et rationaliser l'abattage des arbres. Fini le temps des coupes où les pertes atteignaient le quart de chaque arbre abattu (23). Désormais, il faut utiliser toutes les autres essences disponibles de la forêt et abattre les arbres plus petits, en un mot faire place nette dans chaque nouveau chantier.

Mais tandis que les marchés de ce commerce de type colonial semblent de plus en plus imprévisibles, l'État, lui, paraît de moins en moins pressé de conserver ses richesses forestières. Il est vrai que les gros entrepreneurs et les partis politiques ne font souvent qu'un. Aussi le système favorise-t-il une minorité de compagnies qui accaparent de vastes étendues forestières en même temps qu'un prestige social considérable et un pouvoir politique très important.

Le besoin accru de capitaux oblige les entrepreneurs à lorgner du côté de l'industrie du bois scié qui se contente de bois de plus petite dimension. Cette nouvelle branche de l'industrie a cependant besoin d'investissements pour canaliser la force hydraulique des turbines. Les Gilmour ont déjà installé de ces turbines d'une capacité de 500 chevaux-vapeur environ sur la Gatineau en 1871 (24). Les scieries se sont alors multipliées très rapidement et se concentraient surtout dans le bassin de l'Outaouais. Toute une technologie se rapportant à cette industrie nouvelle se développe.

Dès 1886, la Cie E.B. Eddy implante la technique de fabrication de la pâte de papier tandis que la compagnie Canadian International Paper attendra 1926 pour convertir ses usines dans l'Outaouais.

Les nationalistes accusent souvent ces compagnies voraces de s'enrichir aux dépens du Québec et de ne pas toujours verser leurs droits de coupe. Arthur Buies illustre assez bien leur position:

"Depuis 1874, sans que les gouvernements le voulussent et par la suite des notions désastreuses qui prévalaient, la législation n'a cessé de favoriser le marchand au détriment du défricheur; elle s'est accentuée dans ce sens à chaque période jusqu'en 1883..." (26).

Ailleurs, il ajoute dans un souci tout écologique que le gouvernement se doit d'intervenir pour mettre un frein à ce gaspillage qui est ruineux pour l'agriculture et le climat (27).

Alyne LeBel
historienne

Notes

- (1) J. Hamelin et Y. Roby, HISTOIRE ÉCONOMIQUE DU QUÉBEC. 1851-1896. Montréal, Fides, 1971, p. 223.
- (3) J. Hamelin et Y. Roby. OP. CIT., p. 214.
- (4) IBID., p. 90.
- (5) A. Buies, LA PROVINCE DE QUÉBEC, Québec, Département de l'Agriculture de la province de Québec, 1900, p. 93.
- (6) J. Hamelin et Y. Roby, OP. CIT., p. 93.
- (7) R. Blanchard, L'OUEST DU CANADA FRANÇAIS, PROVINCE DE QUÉBEC, Montréal, Beauchemin, 1954, p. 65.
- (9) J. Hamelin et Y. Roby, OP. CIT., p. 209.
- (10) IBID., p. 208.
- (12) G.A. Nantel, NOTRE NORD-OUEST PROVINCIAL. ÉTUDE SUR LA VALLÉE DE L'OTTAWA ACCOMPAGNÉE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES. Montréal, Eusèbe Sénécal & Fils, 1887, p. 16-20 passim.
- (11) F. Létourneau, HISTOIRE DE L'AGRICULTURE (CANADA FRANÇAIS), s.l., s.éd., 1959, p. 180.
- (13) J. Hamelin et Y. Roby, OP. CIT., p. 223.
- (14) IBID., p. 208.
- (15) IBID., p. 207.
- (16) R. Sylvain, "Séjour mouvementé d'un révolutionnaire Italien à Toronto et à Québec", R.H.A.F., sept. 1953, XIII, p. 192.
- (17) G. Gale, QUÉBEC 'TWIXT OLD...AND...NEW, Québec, Telegraph printing Co., 1915, p. 64.
- (18) IBID., p. 217.
- (19) J. Hamelin et Y. Roby, OP. CIT., p. 208-209, PASSIM.
- (21) JOURNAL STE-FAMILLE DES PÈRES OBLATS, Registre 1843-1877, p. 2.
- (22) J. Hamelin et Y. Roby, OP. CIT., p. 214.
- (23) A. Buies, L'OUTAOUAIS SUPÉRIEUR, Québec, Darveau, 1889, p. 69.
- (24) J. Hamelin et Y. Roby, OP. CIT., pp. 217-218.
- (26) A. Buies cité in Hamelin et Roby, Op. Cit., p. 209.
- (27) A. Buies, L'OUTAOUAIS..., p. 82.

CHRONIQUE DE LA S.H.O.Q.

La société historique est toujours bien active dans divers domaines. Aussi le 13 mai 1981, elle présentait en soirée 3 films historiques: LE CANAL RIDEAU, OEUVRE DU COLONEL BY, à l'occasion du 150ième anniversaire de son ouverture, GEORGES-ÉTIENNE CARTIER, LE LION DU QUÉBEC, l'un des Pères de la Confédération, DES PIERRES VOUS PARLENT au sujet de la construction du parlement fédéral.

Le 15 octobre 1981, c'est notre assemblée générale et nos élections. Le président, le Dr. Louis-Marie Bourgoïn, donne à cette occasion une conférence intitulée: RÔLE DE LA PAROISSE NOTRE-DAME DE HULL DANS LA FONDATION DE LA VILLE DE HULL. L'auditoire fut très intéressé. Le conférencier montra avec preuves à l'appui, que c'est la paroisse Notre-Dame de Hull qui a joué le grand rôle et le rôle essentiel dans la fondation de la ville de Hull.

Le 19 novembre suivant, un musicien bien connu de Hull, M. Gobeil Le Marquand, est venu nous interpréter: CHANSONS DE FOLKLORE DE L'OUTAOUAIS. Il nous chanta à l'ancienne 6 chansons populaires de la région. En voici les titres: La complainte de Cadieux, les raftsmen, Dans les chantiers nous hivernerons, Les drapeurs de la Gatineau, Envoyons de l'avant nos gens, À Bytown, c'est une jolie place. Ce fut une soirée très appréciée et très réussie. Grand merci à M. Le Marquand.

Le 10 mars 1982, le sujet traité est BATAILLES DANS L'OUTAOUAIS. Le conférencier, le Dr. L.-M. Bourgoïn, fit le tour du sujet en nous parlant de la destruction par les Iroquois de la tribu de la Petite Nation vers 1653. Ensuite ce fut la bataille du Long-Sault où Dollard et ses compagnons menèrent un combat héroïque en 1660. Vers la fin du dix-septième siècle en 1692, l'on note la bataille de la Pointe aux Chênes où le chef iroquois "La Chaudière Noire" et son armée sont défaits par les français et leurs alliés. Au dix-neuvième siècle, il y eut cet affrontement au Fort-William, mais les plus célèbres combats furent menés par Jos. Montferrand contre les Shiners. Le bruit des hauts faits de Jos. Montferrand résonne aux quatre coins de l'Outaouais, de la Gatineau et de La Lièvre. Vers la fin du siècle, il faut signaler l'expédition militaire de Low contre des citoyens qui refusaient de payer leurs impôts. En 1849, c'est le fameux Stony Monday à Bytown sur la place du marché où s'affrontèrent les partisans et les adversaires du gouverneur Lord Elgin.

Avec la semaine du patrimoine, à la fin d'avril, nous avons présenté une soirée musicale: RAPPEL HISTORIQUE DE LA MUSIQUE CLASSIQUE AU TOURNANT DU SIÈCLE DANS L'OUTAOUAIS. Mme Gertrude Maréchal touchait le piano et Mme Marie-Thérèse Bourgoïn jouait le violon. Grâce à la bienveillance du Père Lestage, supérieur, le Collège St-Alexandre mit à notre

disposition une magnifique salle de musique. Nous l'en remercions chaleureusement. Nos musiciens firent entendre: Arioso de J.S. Bach, Ave Maria de Gounod, Menuet de L. Beethoven, une gigue à la canadienne, Czardas de V. Monti, une mazurka, Kujawiak, de H. Wieniawski. Le Dr. Bourgoïn fit les présentations. Cette soirée nous permit de rendre hommage à quelques-uns de nos grands musiciens tels Mme Stanislas Simon, Honoré Dumontier, Sr. Madeleine de Pazzi, Georges Ardouin, Alphonse Heyendal et d'autres.

Lors de la fête de la St-Jean, M. Ephrem Boudreau nous plongea dans l'histoire si dramatique de l'Acadie en nous présentant une conférence: GENÈSE ET ÉVOLUTION DU CLERGÉ ACADIEN. Ce fut une révélation pour nous tous. Nous avons chaudement applaudi le conférencier.

Notre société historique tient à remercier cordialement M. Jean Messier, recteur, et l'Université du Québec à Hull pour l'empressement avec lequel le personnel de l'institution nous fournit des locaux pour nos différentes activités.

Me Marie-Thérèse Marcil-Bourgoïn
Secrétaire de la S.H.O.Q.



Droits réservés par la Société historique de l'ouest du Québec Inc. Dépôt légal, 1er trimestre 1982. Bibliothèque nationale du Québec, Bibliothèque nationale du Canada.

Asticou, Cahier nos 1 et 2 (deuxième impression): \$1.00

Asticou, Cahiers nos 3-8: \$1.00 chacun.

Asticou, Cahier no 9: \$2.00.

Asticou, Cahier double nos 10-11:

"La presse québécoise et hulloise d'expression française" \$2.00.

Asticou, Cahier no 12

"Buckingham 1906" (deuxième impression): \$2.00.

Asticou, Cahier no 13: \$2.00

Asticou, Cahier no 14: \$2.00

Asticou, Cahier no 15: \$2.00

Asticou, Cahier no 16: \$2.00

Asticou, Cahier no 17: \$2.00

Asticou, Cahier no 18: \$2.00

Asticou, Cahier no 19: \$2.00

Asticou, Cahier no 20: \$3.00

Asticou, Cahier no 21: \$2.00

Asticou, Cahier no 22: \$2.00

Asticou, Cahier no 23: \$2.00

Asticou, Cahier no 24: \$2.00

Asticou, Cahier no 25: \$2.00

Edgar Boutet, *85 ans de théâtre à Hull*, Hull, S.H.O.Q., 1968, \$3.00.

Edgar Boutet, *Le Bon vieux temps à Hull*, Tome I, Hull, Éditions Gauvin, 1971, 165 p.: \$3.00.

Jacques Gouin, *William Henry Scott ou le destin romanesque et tragique d'un rebelle de 1837*, Hull, S.H.O.Q., 1972, (nouv. éd. augm. d'un chapitre inédit, Hull, S.H.O.Q., 1980, 40 p. \$3.00)

N.B.: - Tous les prix indiqués ci-dessus sont sujets à changement sans autre préavis.

- Également disponible en série complète (1 à 21) pour \$30.00.

Edgar Boutet, *Le Bon vieux temps à Hull*, Tome II, Hull, Éditions Gauvin, 1974, 90 p.: \$3.00.

Edgar Boutet, *Le Bon vieux temps à Hull*, Tome III, les Éditions Gauvin, Hull, 1975, 76 p.: \$3.00.

Guillaume Dunn, *Les Forts de l'Outaouais*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 168 p.: \$4.95.

Jacques Gouin, *Antonio Pelletier: la vie et l'oeuvre d'un médecin et poète méconnu (1876-1917)*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 202 p.: \$7.95.

Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois (1942-1945)*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 343 p.: \$9.95.

Guillaume Dunn, *La Patrie de bagataoué*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 102 p.: \$5.95.

Joseph Jolicoeur, *Histoire anecdotique de Hull*, Hull, S.H.O.Q., 1977, 100 p.: \$3.50.

Joseph Jolicoeur, *Histoire anecdotique de Hull*, Tome II, Hull, S.H.O.Q., 1979, 117 p.: \$4.00.

Nota: Toutes ces publications sont en vente au siège social de la S.H.O.Q., C.P. 1007, Place du Portage, Hull, Québec J8X 3Z2 et dans toutes les bonnes librairies.

